

# In memoriam : mlle Jeanne Meyer : (1864-1927)

Autor(en): **E.Gd.**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **15 (1927)**

Heft 254

PDF erstellt am: **23.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE

# Mouvement Féministe

Organe officiel

des publications de l'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses

Paraissant à Genève tous les quinze jours le vendredi

**ABONNEMENTS**  
 SUISSE..... Fr 5.—  
 ETRANGER... . 8.—  
 Le Numéro.... . 0.25

**DIRECTION ET RÉDACTION**M<sup>lle</sup> Emilie GOURD, Pregny

Compte de Chèques I. 943

**ADMINISTRATION**M<sup>lle</sup> Marie MICOL, 14, r. Micheli-du-Crest**ANNONCES**

12 insert. 24 insert

La case, Fr. 45.— 80.—

2 cases, . 80.— 160.—

La case 1 insertion: 5 Fr.

*Les articles signés n'engagent que leurs auteurs*Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> janvier. A partir de juillet, il est délivré des abonnements de 6 mois (3 fr.) valables pour le second semestre de l'année en cours.

**SOMMAIRE:** *In Memoriam*, M<sup>lle</sup> Jeanne Meyer: E. Gd. — Carrières féminines: l'enseignement des branches commerciales. — Autour du suffrage féminin: I. Les temps sont changés: E. P.; II. Propagande: S. BONARD. — Correspondance: à propos du divorce: L. M. — Association suisse pour le Suffrage féminin. — Nouvelles de la « Saffa ». — Carnet de la Quinzaine. — *Feuilleton*: Anna Pestalozzi (*suite et fin*): Jeanne VUILLIOMENET.

**IN MEMORIAM****M<sup>lle</sup> Jeanne MEYER**

(1864-1927)

Il est des âmes dont le parfum rare peut surtout être apprécié par ceux qui ont eu le privilège, soit de vivre avec elles dans une intimité familiale ou de collaboration au même travail, soit de subir leur influence bienfaisante; des natures fines et réservées qui ont instinctivement horreur du bruit, des foules, de la vulgarité matérielle et morale, et qui préfèrent se replier, plutôt que de livrer si peu que ce soit d'elles-mêmes à un public tapageur et indiscret. M<sup>lle</sup> Jeanne Meyer, dont nous pleurons aujourd'hui le départ — survenu jour pour jour, et presque heure pour heure, trois semaines après la mort de M<sup>me</sup> Pieczynska — était une de celles-là. Modeste, silencieuse, timide, un peu froide d'apparence même, elle haïssait forcer l'attention. Et pourtant, par un de ces contrastes que présente parfois notre psychologie humaine, elle exerça autour d'elle, par la parole, par la plume, par l'exemple, une influence morale et religieuse, dont elle n'avait certainement pas pu mesurer elle-même toute la portée, et dont on l'aurait étonnée en lui en révélant toute la profondeur. Enfants de son école du dimanche de l'Athénée, membres de l'Union chrétienne de jeunes filles, élèves de l'Institut des Ministères féminins, collègues de travail à l'Union des Femmes — tous et toutes sont là pour en témoigner. Cela, parce que, sous sa réserve, elle cachait un trésor de bonté délicate et de chaude tendresse; cela aussi parce qu'elle fut essentiellement une éducatrice d'âmes, non pas au sens étroit et pédant, mais au sens large et rayonnant du mot. « Qu'y a-t-il de plus beau, disait-elle un jour, que d'assister et de participer à l'éveil spirituel d'une âme? ... »

Personnalité toute de nuances qui peuvent même paraître contradictoires, sérieuse jusqu'à l'austérité et détachée jusqu'à l'ascétisme, en même temps qu'artiste dans l'âme et parfois finement malicieuse; aristocrate intellectuellement, et profondément démocrate de cœur et de sentiments; activement vaillante d'une part, et poussant de l'autre l'effacement d'elle-même jusqu'à l'humilité — elle n'est pas de celles qu'il est aisé de caractériser en quelques lignes. Essayons, pour mieux la faire comprendre, d'esquisser brièvement les circonstances de sa vie.

Elle était née en 1864, la seconde fille des six enfants d'une famille suisse établie à Scafati, un village au pied du Vésuve, tout proche de Pompéi, où son père dirigeait une grande entreprise de tissage et de teinturerie. Elle passa là dix années d'une enfance heureuse, qu'il était exquis de lui entendre raconter,

dans le paradis fleuri d'un grand parc clos, tout embaumé d'orangers et de citronniers, et d'une maison méridionale, dont le salon était assez vaste pour contenir un jet d'eau et une volière, sous le ciel rayonnant d'une nature perpétuellement en fête. Tout près, c'était la mer de Sorrente, les collines, qui servaient encore de repaire à des brigands, les *solfatara*, où l'on ne se risquait que sous l'escorte d'hommes armés... Cette évo-

M<sup>lle</sup> Jeanne MEYER

Présidente de l'Union chrétienne de jeunes filles de Genève; ancienne présidente de l'Union des Femmes de Genève; ancien membre du Comité du Mouvement Féministe.

cation pittoresque du royaume de Naples, tout juste alors conquis à l'Italie nouvelle par Garibaldi, explique certainement l'amour de la beauté pure, spirituelle et sereine, beauté qui se respire tout naturellement dans ces nobles paysages, et qu'éprouvait au fond de son âme, parfois austère cependant, M<sup>lle</sup> Meyer. Ce sentiment du beau, ce goût délicat, raffiné, son travail des années qui suivirent le développa certainement, — non pas tant le travail à l'École secondaire des jeunes filles de Genève, où elle fit ses études et prit un diplôme, une fois sa famille rentrée au pays, que celui qu'elle accomplit sous la direction de son oncle, le brillant écrivain Marc Monnier. Celui-ci, le frère de sa mère, professeur de littérature étrangère à l'Université de Genève, romancier, critique, essayiste de talent, était obligé par le mauvais état de ses yeux de recourir au concours d'une secrétaire, à laquelle il dictait ses ouvrages, tout en se promenant sans sa chambre: Jeanne Meyer fut cette secrétaire dès sa sortie de l'école. On n'est dès lors pas surpris de sa culture littéraire étonnamment vaste, étonnamment complète, étonnamment riche, de la sûreté de son goût, de son don de savoir choisir le meilleur d'un ouvrage: une causerie littéraire de M<sup>lle</sup> Meyer était une pure joie intellectuelle. Ce que l'on sait moins peut-être, c'est l'influence qu'eut sur elle, au point de vue féministe, cet oncle qui l'a tant développée au point de vue littéraire, et qui a été l'une des grandes affections de sa vie: il l'encouragea souvent, nous a-t-elle raconté, à poursuivre son instruction, à travailler pour elle-même, voire même à suivre des cours à l'Université — ce qui, avant 1885, constituait certainement une manifestation indéniable de féminisme!

Ce n'est pourtant pas par ce chemin-là que Jeanne Meyer arriva à partager les idées que nous défendons. Car elle ne fut pas tout à fait, comme on l'a dit, une féministe et une suffragette de la première heure. Entendons-nous: elle a toujours cru, je pense, au droit et au devoir de la femme de développer ses capacités pour le service du bien, et de ne pas les laisser s'enliser par paresse et par routine. Mais le suffrage, l'accès des femmes à la vie publique, l'effrayaient un peu au début, elle si réservée, et bien mieux faite pour l'intimité de la correspondance ou de la conversation à deux que pour la polémique du journal ou la discussion publique du meeting. D'ailleurs, à cette époque, les œuvres religieuses l'absorbaient essentiellement. Monitrice, puis directrice d'école de dimanche, chef de groupe d'Union chrétienne, elle trouvait dans ce travail d'éveil religieux, de méditation et de pensée, ce qui répondait avant tout autre aux besoins de sa nature si profondément religieuse. Ce fut l'influence de M<sup>lle</sup> Sarah Monod, qui l'a dirigée vers le mouvement féminin.

Elle avait, en effet, une grande admiration pour cette fille du célèbre prédicateur français, Adolphe Monod, à laquelle l'unissaient des liens d'ancienne amitié de famille. Des séjours à Paris, à la Maison des diaconesses de Reuilly, où l'une de ses sœurs était entrée comme élève, et du Conseil de direction de laquelle faisait partie M<sup>lle</sup> Sarah Monod, facilitèrent encore ces relations, et ce fut par M<sup>lle</sup> Monod que Jeanne Meyer fut amenée à ces « Conférences des œuvres féminines protestantes », qui se tinrent régulièrement chaque été, plusieurs années durant, à Versailles, et où furent introduits et discutés des sujets variés par plusieurs de celles dont le nom était connu, ou allait l'être, dans le mouvement féminin-social: M<sup>me</sup> Emilie de Morsier, M<sup>me</sup> de Witt-Schlumberger, M<sup>me</sup> Avril de Sainte-Croix, d'autres encore. M<sup>lle</sup> Meyer y entendit certainement beaucoup de ce qui devait marquer sur l'orientation de sa pensée. Et à ce moment, d'autre part (1891), se fondait à Genève l'Union des Femmes, dont elle fut parmi les premiers membres, et qui allait prendre aussi une place dans sa vie.

C'était pourtant un groupement laïque, et ceci était très nettement marqué dès sa fondation, alors que toute l'activité de M<sup>lle</sup> Meyer fut par ailleurs une activité essentiellement religieuse. Mais — et c'était là une de ses qualités dominantes — elle professait la plus large, la plus compréhensive tolérance à l'égard des croyances et des opinions différentes des siennes, les respectant et les faisant respecter. Et puis, dans la programme qu'annonçait l'Union des Femmes, elle avait vu et compris ce qui pouvait l'attirer vers cette organisation nouvelle: un esprit d'entraide, de solidarité, de fraternité fémi-

nine, un éveil des consciences dans ce sens. Bientôt, elle marquait sa sympathie à l'Union en entrant dans son Comité directeur; et après que des circonstances de famille, des deuils qui se suivirent très rapidement, l'en eussent éloignée momentanément, elle y revint au printemps 1905, acceptant le 27 mars de cette année-là les lourdes fonctions de présidente. C'est cette tâche que, sans une défaillance, sans autre interruption que les trois mois qu'elle passait régulièrement auprès de sa sœur, à la Maison des Diaconesses, à Reuilly, elle allait remplir jusqu'en juin 1923, ne la quittant que par impossibilité de mener de front tous ses devoirs.

Il faudrait plus de place que celle dont nous disposons pour dire tout ce que, durant ces dix-huit ans, elle a accompli à l'Union des Femmes et pour l'Union des Femmes. Travail effectif, d'abord, et qu'elle ne trouvait jamais au-dessous d'elle, s'agissait-il même d'écrire des adresses de convocations: correspondance étendue, séances régulières de Comité chaque semaine, organisation de conférences, d'Assemblées, démarches de tout ordre. Il n'est pas, je crois, d'initiatives prises par l'Union durant ces dix-huit années, et menées à chef par elle, auxquelles le nom de M<sup>lle</sup> Meyer ne soit étroitement lié. Je cite au hasard des souvenirs: création des Pénates (maison de repos pour femmes âgées isolées), enquêtes et démarches au sujet de la création d'un asile pour femmes incurables, loi sur les conditions de travail des demoiselles de magasin, accès des femmes aux tribunaux de prud'hommes, nomination de femmes comme tutrices et curatrices, logements insalubres, enseignement ménager obligatoire, création du Secrétariat des Intérêts féminins, éducation nationale, moralité publique, cycle de conférences sur les professions féminines... j'en oublie combien... Puis, à côté de ce travail au sein même de l'Union, elle contribua à la création d'autres organisations qui, prenant plus d'envergure, se séparèrent de la ruche mère et essaimèrent pour vivre pour leur compte: le Bureau auxiliaire de surveillance (assistante de police), fondé dès 1912, et dont elles s'occupa jusqu'à l'année dernière; l'Office privé des apprentissages (Bureau d'orientation professionnelle), fondé par l'Union en 1919 et qu'elle présida pendant plusieurs années; le Cartel genevois d'hygiène sociale et morale créé en 1922, et qu'elle présida également jusqu'à la date de son retrait de la présidence de l'Union. Mais ce n'est pas uniquement pour ce travail considérable, plus considérable qu'on ne se le figure, que nous lui devons une reconnaissance profonde; c'est aussi pour le sérieux qu'elle y apporta, pour la largeur dont elle l'inspira, acceptant d'où qu'elles vissent toutes les initiatives bonnes, même celles qui étaient le plus étrangères à ses goûts, comme pour sa magnifique conception du devoir de chaque instant. Car il y avait forcément dans l'œuvre si multiple et si vaste d'une organisation comme l'Union, des côtés qui lui étaient plus que d'autres sympathiques: le contact avec des groupements féminins ouvriers, par exemple, qui était pour elle une joie, l'étude de questions éducatives, qui avait toujours sa prédilection, ou de problèmes de morale publique, pour lesquels l'Union d'abord, le Cartel H. S. M. ensuite, constituaient de précieux moyens d'influence et de propagande; alors qu'en revanche les démarches officielles, les pétitions, les visites à des autorités politiques et législatives l'effarouchaient quelque peu — elle attribuait en riant à ses impressions d'enfance dans la Naples d'autrefois cette crainte de « l'officiel », du personnage imposant derrière son guichet! Mais ces démarches, ces visites qu'elle redoutait, elle tenait malgré tout à les faire elle-même, puisque c'était son devoir de présidente, et se refusait à s'en décharger sur ses collègues, comme elle se refusait, quel que fût l'état de sa santé, à renvoyer une séance ou à ne pas présider elle-même la réunion hebdomadaire du Comité. C'est ce même sentiment du devoir profond, cette même conscience à être fidèle dans les toutes petites choses comme dans les plus grandes — dont il serait si nécessaire que sachent s'inspirer tant de celles qui travaillent pour nos causes — qui l'a poussée, alors que la maladie la terrassait déjà, à accomplir jusqu'à la limite des possibilités les tâches dont elle s'était chargée: n'a-t-elle pas encore réuni, le lundi, autour de son lit, la conférence de l'Institut des Ministères féminins, alors que le jeudi suivant, au matin, elle entrait dans la grande paix?...

... J'ai dit qu'elle ne fut pas une suffragiste de la première heure. Le travail de l'Union des Femmes l'orienta dans ce sens. Car l'on ne travaille pas dix-huit ans durant à la réalisation de réformes sociales, sans se rendre compte à quel point la minorité politique des femmes leur est un obstacle à mettre leurs capacités au service d'idées de progrès. Elle avait appris aussi à connaître mieux notre mouvement, son inspiration, son principe de justice: « Vous m'avez rendu le suffrage sympathique, nous dit-elle une fois. » Témoinnage combien précieux venant d'une nature comme la sienne! Et quand fut fondé, voici plus de quatorze ans, notre *Mouvement Féministe*, elle n'hésita pas à entrer dans son Comité de direction pour y représenter l'Union des Femmes de Genève, l'une des Sociétés fondatrices. A ce titre, elle nous donna souvent, au début surtout, des articles, comptes-rendus de livres, notices nécrologiques, biographies de femmes, problèmes d'éducation, dans lesquels on retrouve toujours sa pensée si haute et si pure: « Elle avait goûté le détachement absolu, écrivait-elle à propos de l'apôtre de l'antialcoolisme aux Etats-Unis, Frances Willard, qui est non seulement l'indépendance d'actes personnels, mais la libération profonde à l'égard de toutes les choses de la vie, et elle y avait trouvé le sens de la fraternité humaine. » Une phrase comme celle-là en dit beaucoup sur la personnalité de M<sup>lle</sup> Meyer.

Mais là ne se borna certes pas toute son activité. Nous qui ne la voyions guère qu'à l'Union des Femmes, nous pouvions être tentées de croire qu'elle n'avait pas d'autres travaux, pas d'autres responsabilités, puisque jamais elle ne se défendait contre un surcroît de besogne en faisant intervenir ses autres occupations. Et cependant... trente ans durant, elle a dirigé, avec quelle inlassable ferveur, cette école du dimanche de l'Athénée, où plusieurs générations d'enfants ont reçu par elle leur première révélation de la vie religieuse, et pour laquelle elle préparait des leçons admirables à la fois par sa connaissance de l'Evangile et par sa compréhension de la mentalité enfantine. Pendant de longues années aussi, et jusqu'à sa mort, elle fit partie du Conseil presbytéral de l'Eglise libre, où elle remplissait avec une conscience minutieuse et en toute simplicité les fonctions arides de secrétaire chargée des procès-verbaux. Entrée toute jeune encore au Comité de l'Union chrétienne de jeunes filles, elle en fut pendant des années vice-présidente; puis présidente de 1920 jusqu'à sa mort, faisant de cette Société un groupement admirablement large et compréhensif de la mentalité moderne des jeunes, et sachant par conséquent comment les orienter vers la vie religieuse. Et en 1917, elle avait collaboré à la création de l'Institut des Ministères féminins, dont elle dirigea dès lors les travaux de conférences, s'inté-

ressant à ses élèves non seulement pendant leurs études, mais les suivant encore par une correspondance qui constitue un trésor pour chacune d'elles dans les divers postes qu'elles occupèrent ensuite. Il ne nous est pas possible, dans le cadre de ce journal, de donner sur toutes ces activités les détails dans lesquels il serait nécessaire d'entrer pour se faire une idée complète de la personnalité de M<sup>lle</sup> Meyer, pas plus que nous ne pouvons parler longuement ici de sa tâche familiale — la première de toutes pour elle — et de l'influence qu'elle exerça sur la nombreuse bande de ses neveux, pour lesquels elle fut une seconde mère. Mais ce que nous voudrions mettre en lumière, ce n'est pas seulement l'énorme somme de travail qui a rempli sa vie, et qu'elle a accompli si simplement et sans bruit: c'est surtout l'esprit dans lequel elle l'accomplit. Car là est le secret de cette nature: elle fut avant tout une force morale. Elle qui a vécu d'une vie spirituelle si intense, elle a aimé toutes les âmes, les plus dépourvues comme les plus riches, et elle a trouvé sa joie à leur inspirer cet élan magnifique vers un idéal: qui ne peut être le partage ni de la vanité matérielle, ni de l'égoïsme satisfait.

« Nous ne sommes pas toujours libres, disait-elle dans un de ces rapports aux Assemblées de l'Union des Femmes, qui étaient de petits chefs-d'œuvre à la fois d'élévation de pensée et de forme littéraire, d'écarter tous les obstacles et de réaliser d'un coup de baguette ce qui nous paraît bon... Mais nous sommes toujours libres d'entretenir le feu sacré, de lutter en nous-mêmes contre l'esprit de routine ou la recherche égoïste d'un confort personnel; de nous encourager par une bienfaisante sympathie. Dans cette émulation vers le bien, dans cette aspiration vers la justice et la vérité qui est l'expression de notre idéal, chacune apporte au trésor commun la qualité de son travail, la nuance de son esprit, la valeur de son âme; ces nuances et ces valeurs, c'est l'arc-en-ciel magnifique qui unit notre terre de misère et d'erreurs à un avenir où toute perfection sera pleinement accomplie... » E. Gd.

## Carrières féminines

### L'ENSEIGNEMENT DES BRANCHES COMMERCIALES

Tandis qu'en général les compétences de la femme pour l'enseignement ne sont plus contestées, il existe encore bien des préjugés contre ses aptitudes à enseigner les branches commerciales.

*Activité.* La femme professeur des branches commerciales, ayant fait de hautes études commerciales, peut être appelée à enseigner les branches suivantes: comptabilité, arithmétique commerciale, tech-

## Anna PESTALOZZI

(Suite et fin.)<sup>1</sup>

Au soir du 29 septembre 1769, Anna quitta tristement la maison paternelle où personne ne lui dit adieu, pour se rendre chez la mère de Pestalozzi. La main dans la main, les deux fiancés suivaient le char qui emportait de la riche maison Schulthess tout ce qu'on avait permis à Anna de prendre, et encore parce qu'elle insista beaucoup: son clavecin et le coffre contenant ses effets personnels. Le lendemain, le mariage fut béni dans la petite église de Gebensdorf, en Argovie, et les nouveaux mariés s'installèrent à Müligen, près du futur domaine de Neuhof, dans une humble maison couverte de lierre et vrai nid d'amoureux. Les trois chambres aux parois et aux plafonds blanchis à la chaux avaient été aménagées avec toute la sollicitude de son excellent cœur par la mère de Pestalozzi.

Le jeune ménage goûta d'abord un bonheur tranquille, deux ans de vie calme avec quelques orages, dûs principalement aux continuel désappointements de l'agriculteur novice qu'était Pestalozzi, mais aussi à la difficulté qu'éprouvaient à s'accorder deux natures également ardentes, vives et impressionnables. On

écrit un journal en commun, on y relate les manquements, on s'en repent, on veut faire mieux. Mais les difficultés financières s'aggravent et la banqueroute n'est évitée que par les sacrifices d'Anna. Elle vend ses bijoux, elle s'humilie devant sa famille, obtient une avance d'hoirie, et aliène finalement tout droit à l'héritage de ses parents.

Au milieu de ces soucis cuisants, elle a deux bonheurs. D'abord, elle se réconcilie avec ses parents, ensuite, elle met au monde son fils Jean-Jacques, ou Jacqueli, comme on le nommait. Malheureusement, l'épilepsie et le rhumatisme goutteux empoisonnèrent la vie de Jacqueli qui mourut à peine âgé de trente ans.

La situation du ménage s'aggrave chaque jour. L'établissement agricole ayant sombré, Pestalozzi avait installé à Neuhof un asile pour des enfants abandonnés, « partageant avec eux, comme il disait, le pain de la pauvreté et vivant lui-même comme un mendiant pour apprendre aux mendiants à vivre comme des hommes. » Anna, elle, fait de bon cœur toutes sortes de besognes dégoûtantes auxquelles rien dans sa vie antérieure ne l'avait préparée, débarassant de leur crasse, de leur gale et de leur vermine les minables protégés de son mari. Elle dirige le ménage, fait des prodiges pour que toute la maisonnée mange à sa faim, apprend aux petites filles à tricoter et à cuisiner, et

<sup>1</sup> Voir le numéro précédent du *Mouvement Féministe*.